

Extrait de :

C. Meyer, M. Boch-Jacobsen, J. Cottraux, D. Pleux et J. Van Rillaer (Eds)

Le livre noir de la psychanalyse

Paris : éd. Les Arènes, 2005, p. 198-214

Les bénéfiques de la psychanalyse

Jacques Van Rillaer

J'ai été psychanalyste dévot, puis psychanalyste sceptique et enfin psychanalyste renégat. En 1972, j'ai défendu ma thèse de doctorat en psychologie sur un thème freudien. En 1980, déconverti, j'écrivais *Les illusions de la psychanalyse* pour exposer les raisons d'abandonner le freudisme⁶⁶. On a pu me reprocher un ton passionné⁶⁷ qui s'expliquait par le pouvoir excessif et l'arrogance des psychanalystes dans mon pays (la Belgique) et, en particulier, dans mon université (Louvain-la-Neuve). À l'époque, j'ai réagi comme un habitant qui verrait ses voisins indiquer une mauvaise route à de naïfs étrangers. J'ai voulu dire avec force : « Ne les écoutez pas, ils se trompent, allez plutôt par cet autre chemin (la psychologie scientifique) ». Ne pas dire publiquement ce que j'avais constaté me paraissait de la non-assistance à personnes en danger.

199

Les temps ont changé. Dans le département de psychologie de mon université, les quelques rares psychanalystes ont perdu leur suffisance. Aujourd'hui, je suis serein et je pratique avec beaucoup de satisfactions les thérapies comportementales et cognitives⁶⁸ auxquelles je me suis formé en 1981.

Les chapitres qui précèdent ce texte envisagent la psychanalyse dans une perspective historique. Ceux qui suivent se livrent à une lecture sociologique ou épistémologique. J'aimerais ici adopter le point de vue d'un psychologue scientifique. Je me propose d'observer et d'analyser les comportements des personnes qui font une psychanalyse, en portant une attention particulière aux satisfactions qu'ils obtiennent ou espèrent obtenir. Autrement dit, quels sont les bénéfiques qu'on peut tirer d'une analyse⁶⁹ ? J'observerai d'abord les bénéfiques réels ou espérés des patients. Ensuite, je m'intéresserai aux bénéfiques que les psychanalystes tirent de l'analyse.

⁶⁶ Belgique, éd. Mardaga (diffusé en France par SOFEDIS), 1981, 4^e éd. 1996, 415 p.

⁶⁷ Voir par exemple Cyril Koupernic « A propos de "Les illusions de la psychanalyse" de J. Van Rillaer », *L'Evolution psychiatrique*, 1982, 47 (2), p. 559-564.

⁶⁸ Pour en savoir plus sur ces thérapies, voir par exemple le site de l'Association française : www.aftcc.org et *infra*, le chapitre 58.

⁶⁹ En termes techniques, nous procédons à une « analyse fonctionnelle », un repérage de « renforçateurs » (c'est-à-dire les effets de comportements, dont on peut supposer qu'ils incitent à répéter ces comportements). Une analyse comportementale tient compte de six variables : (a) l'environnement du comportement et les stimuli antécédents, (b) les processus cognitifs en jeu, (c) les affects, (d) les actions, (e) l'état de l'organisme et (f) les conséquences anticipées du comportement. Nous nous centrons ici sur la sixième variable et répondons à la question : quels sont les bénéfiques de la pratique freudienne ?

Les (faibles) bénéfiques thérapeutiques

La psychanalyse a été une technique thérapeutique avant d'être une méthode d'interprétation s'appliquant à tout phénomène psychique ou culturel. Au début de sa carrière, Freud était très optimiste. En 1895, il annonçait : « l'hystérie et la névrose obsessionnelle sont maintenant radicalement guérissables et pas seulement leurs divers symptômes, mais aussi la prédisposition névrotique elle-même⁷⁰. » Ensuite, il est devenu de plus en plus modeste et, en fin de carrière,

200

franchement pessimiste. En 1911, il déclarait déjà qu'il ne fallait « pas chercher le succès thérapeutique dans l'élimination de tel ou tel symptôme, mais dans le rétablissement de la capacité d'agir la vie durant⁷¹ ». A la fin de sa vie, il ne cachait plus la pauvreté de ses résultats thérapeutiques. Dans son dernier grand texte technique, *L'Analyse avec et sans fin* (1937), il reconnaît que « l'analyste ne travaille pas avec des pouvoirs illimités, mais restreints » et déclare que la psychanalyse est une « profession impossible » — comme celles d'éducateur ou de dirigeant —, c'est-à-dire « où l'on est sûr d'avance de résultats insatisfaisants⁷² ».

Freud a reconnu que la psychanalyse pouvait traiter seulement la « petite névrose » — *die kleine Neurose*⁷³. Les études méthodiques sur les effets de psychothérapies montrent que sa méthode ne donne pas de meilleurs résultats que les autres et que, compte tenu du coût en temps et en argent, les bénéfiques sont nettement moins avantageux (cet aspect est abordé dans la III^e partie de ce livre). Les (maigres) résultats thérapeutiques sont attribuables à des facteurs « non spécifiques », des facteurs qui ne sont pas propres à la psychanalyse. Il s'agit notamment du sentiment d'être écouté et compris, de l'espoir de changer, de l'impression de mieux comprendre et contrôler des éléments de l'existence, de tentatives de nouveaux comportements.

Les praticiens freudiens ne venant pas à bout des troubles invalidants comme les fortes agoraphobies, les troubles obsessionnels compulsifs (TOC) ou les dépendances bien ancrées, la majorité les dédaignent et les qualifient de « symptômes ». Ils parviennent souvent à faire partager leur point de vue à leurs patients. Ainsi, Pierre Rey, au terme de dix années de séances quotidiennes d'analyse chez Lacan, écrit que ses phobies sociales — le « symptôme » pour lequel il avait entamé la cure — n'ont pas disparu :

« L'avouer aujourd'hui me fait sourire : je suis toujours aussi phobique. Mais, entre-temps, j'ai négocié avec mes phobies. Ou je ne me mets plus en position d'avoir à les éprouver, ou, le dussé-je, les considérant comme l'*accident d'un temps vide*, je les subis avec la résignation ennuyée qu'appellent les fatalités extérieures⁷⁴. »

201

Si les « symptômes » persistent, comme c'est souvent le cas, quelles sont les satisfactions que trouvent les patients dans des cures toujours coûteuses et parfois interminables ? Ces bénéfiques sont subjectifs et varient d'une personne à l'autre. Toutefois, une bonne partie des plus courants peuvent se regrouper en cinq catégories, que nous allons examiner : être écouté, reconnu, compris ; se déculpabiliser et mettre des désirs en acte ; s'estimer, se valoriser ; pouvoir tout interpréter et expliquer ; trouver un sens à la vie.

⁷⁰ S. Freud, *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, Londres, Imago, 1950 p. 138. Trad., *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1969, p. 113s.

⁷¹ Cité par Alain Durieux, *Sigmund Freud. Index thématique*, Paris, Anthropos, 2^e éd., 2001, p. 208.

⁷² « Die endliche und die unendliche Analyse » (1937), *Gesammelte Werke*, XVI, 1937, p. 74, 94. Freud utilise le qualificatif « *ungenügend* », insuffisant, médiocre.

⁷³ Abram Kardiner, *Mon analyse avec Freud*, trad., Paris, Belfond, 1978, p. 173.

⁷⁴ Pierre Rey, *Une saison chez Lacan*, Paris, Laffont, 1989, p. 77 (souligné par Rey).

Patient, analysé, analysant ou client ?

Freud a toujours désigné les personnes qu'il traitait par les termes « Kranke » (malade), « Patient » (patient) ou « Neurotiker » (névrosé). Aujourd'hui, les personnes en analyse sont souvent appelées « analysés » ou « analysants ». Le dernier terme a la faveur des lacaniens. En effet, la majorité des personnes qui occupent leurs divans ne sont pas des malades ou du moins ne se considèrent pas comme tels. Beaucoup veulent seulement faire une expérience de « croissance personnelle », soigner un « mal-être » ou obtenir un ticket d'entrée pour une profession « psy ». D'autre part, le participe substantivé suggère que la personne fait elle-même le "travail", l'analyste n'étant qu'un médiateur entre elle et l'« Inconscient ».

Dans les années 1950, Carl Rogers, un psychanalyste américain qui a « dérivé » vers une forme de traitement fort éloignée du freudisme orthodoxe, a promu le terme « client », en vue de souligner le rôle actif que devrait jouer toute personne engagée dans une relation d'aide psychologique⁷⁵. Dans certains pays, comme les Pays-Bas, des psychothérapeutes non médecins et même des psychiatres ont adopté ce vocable, pas seulement pour la raison invoquée par Rogers. La psychothérapie est, en effet, aussi une relation commerciale : le client paie un service ; l'expert l'aide à mieux se connaître, à résoudre des problèmes, à se délivrer de souffrances. Le terme « client » est particulièrement indiqué quand il s'agit d'une analyse « didactique », c'est-à-dire lorsque la personne en analyse cherche à acquérir une compétence professionnelle pour devenir psychanalyste.

Dans le cas d'une cure typiquement freudienne, les questions d'argent sont particulièrement importantes : le client n'est accepté que s'il est solvable, les tarifs sont des plus élevés et les paiements se font en espèces. En échange, le client s'attend à des bénéfices substantiels, plus « profonds » ou plus rentables que ceux d'autres méthodes.

202

Etre écouté, reconnu, compris

Une des satisfactions essentielles de toute forme de psychothérapie est de pouvoir parler librement, de n'importe quoi, en ayant le sentiment d'être écouté attentivement, par une personne disponible, selon un horaire convenu. La principale condition pour en bénéficier est de payer régulièrement les séances.

Ainsi le client vivant dans la solitude rencontre enfin une oreille attentive, même si elle n'est pas chaleureuse. Celui ou celle qui ne pouvait, chez lui, ouvrir la bouche sans se faire rabrouer, est enfin libre de s'exprimer sans être interrompu, sans être aussitôt jugé. Ici plus de crainte de parler : en mots, tout est permis, tout a un sens, tout est digne d'intérêt, tout paraît instructif ou va le devenir. Si le thérapeute émet régulièrement des signes d'attention et fait quelques commentaires non critiques, le client se sent compris, reconnu, valorisé. Un certain nombre de personnes n'en demandent pas plus.

⁷⁵ C. Rogers, *Client-centered Therapy*, Boston, Houghton Mifflin, 1951.

La psychanalyse, plus qu'une autre thérapie, offre ce type de satisfactions. Aussi beaucoup d'analysants vivent-ils, dans les premiers temps de la cure, « l'ivresse de la parole libérée »⁷⁶. Peut-être cette écoute est-elle ce que la psychanalyse a de mieux à offrir. Elle rend possible — mais pas toujours effective — une prise de distance à l'égard des problèmes et une autre perception des réalités. Lorsque les troubles sont légers, cela peut suffire. C'est sans doute un des ressorts essentiels du succès de la plupart des psychothérapies et, en particulier, de la psychanalyse.

203

Se déculpabiliser et mettre des désirs en acte

Un des bénéfices majeurs de bon nombre de psychothérapies est d'apprendre à relativiser des normes pathogènes. Le freudisme a contribué à réduire la culpabilité liée au plaisir sexuel. C'est un de ses plus beaux titres de gloire et, incontestablement, une des raisons de sa popularité. Plus largement, la psychanalyse déculpabilise à bon compte des conduites pathologiques, infantiles, égocentriques ou malveillantes. Le décodage freudien permet de les considérer comme des « symptômes » de processus inconscients ou l'expression de désirs injustement réprimés. La responsabilité de réactions problématiques est souvent attribuée aux parents ou à l'attachement aux parents, raison pour laquelle la personne en analyse développe facilement des conflits avec ceux qui ont pris soin d'elle durant l'enfance. Des analystes n'hésitent pas à marteler qu'il faut tuer, symboliquement, sa mère et son père.

Si Pierre Rey, dont nous parlions plus haut, est resté un adepte de la psychanalyse après dix ans de séances quotidiennes qui ne l'ont pas délivré de ses « symptômes » phobiques, c'est surtout parce que, grâce à la psychanalyse, il s'est « autorisé » à manifester des émotions sans retenue :

« Jaillirent de moi en un bouillonnement effrayant les cris bloqués derrière ma carapace de bienveillance cordiale. Dès lors, chacun sut à quoi s'en tenir sur les sentiments que je lui portais. Quand j'aimais, à la vie à la mort, j'aimais. Quand je haïssais, à la vie à la mort, on ne tardait pas davantage à l'apprendre⁷⁷. »

Un exemple : une amie lui téléphone à plusieurs reprises pour récupérer un livre qu'elle lui a prêté. Rey ne le retrouve pas. En réponse à un nouvel appel, il lui lance :

« Écoute-moi, vieille truie. Ton torchon de bouquin de merde, je l'ai jeté aux chiottes. Maintenant, je te préviens. Si tu me téléphones une fois de plus, je te casse la tête ! Je ne veux plus entendre ta voix, plus jamais⁷⁸ ! »

Ainsi, la psychanalyse lui a permis d'adopter, sans gêne ni culpabilité, des réactions agressives et parfaitement égocentriques. Rey conclut : « Il n'est d'éthique quel la mise en acte du désir. Le reste est littérature⁷⁹. »

204

Notons que la glorification du « Désir » et de la « Jouissance » est davantage un leitmotiv de Lacan que de Freud. Le père de la psychanalyse n'a pas prôné le plaisir et l'égoïsme sans retenue. Sa morale, à y regarder de près, est foncièrement conservatrice. Il affirmait qu'« une vie selon le principe de plaisir est impraticable⁸⁰ ». Le but qu'il assignait à la cure est « le domptage (*Bändigung*) de la pulsion en conflit avec le moi » et « son intégration au moi, de sorte qu'elle ne

⁷⁶ Nathan Stern, *La fiction psychanalytique*, Bruxelles, Mardaga, 1999, p. 37.

⁷⁷ Rey, *op. cit.*, p. 156.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 170.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 209.

⁸⁰ S. Freud, « Wege der psychoanalytische Therapie » (1919), trad., « Les voies de la thérapeutique psychanalytique », *Œuvres complètes*, Parsi, PUF, XV, p. 99.

suive plus ses propres voies vers la satisfaction ». La psychanalyse, ajoutait-t-il, « révisé les anciens refoulements » et « construit de nouvelles digues (*neuen Dämmen*), plus solides que les premières. [...] On peut alors se fier à ces digues pour qu'elles ne cèdent plus si facilement à la montée de l'accroissement pulsionnel⁸¹ ». Freud était loin de prôner la libération incontrôlée des désirs, chère à certains idéologues soixante-huitards.

S'estimer, se valoriser

Françoise Giroud résumait le bilan de sa cure chez Lacan en ces termes :

« C'est dur une analyse et ça fait mal. Mais quand on croule sous le poids des mots refoulés, des conduites obligées, de la face à sauver, quand la représentation que l'on se fait de soi devient insupportable, le remède est là. [...] Ne plus rougir de soi, c'est la liberté réalisée. C'est ce qu'une psychanalyse bien conduite enseigne à ceux qui lui demandent secours.⁸² »

A lire les enquêtes sur des psychanalysés⁸³, on constate que leur expérience, à l'instar de celle de Giroud, illustre bien plus souvent la conception d'Alfred Adler que celle de Freud. On sait que le célèbre rival de Freud estimait que la motivation primordiale est, non la pulsion sexuelle, mais la volonté de puissance, le désir d'être reconnu et de s'affirmer. Très peu d'analysés déclarent avoir vécu ce qui, au dire de Freud, est le facteur spécifique de la guérison des névroses : réduire le conflit entre les pulsions sexuelles et le surmoi, retrouver les souvenirs refoulés d'expériences sexuelles, réelles ou fantasmées, de l'enfance. Beaucoup plus souvent, il est question de ne plus crouler sous le poids de la face à sauver, de ne plus rougir de soi, de s'estimer davantage. A noter qu'il s'agit là d'apprentissages que favorisent, avec raison, beaucoup de psychothérapies. Les thérapies comportementales et cognitives s'en sont fait une spécialité⁸⁴.

205

Chez les habitués du divan, la préoccupation du moi déborde habituellement la poursuite, essentielle pour le bonheur, d'une bonne estime de soi⁸⁵. Au terme de son enquête sur l'image de la psychanalyse en France, Serge Moscovici constatait que les interviewés qui connaissaient des analysés soulignaient fréquemment l'augmentation de l'égoïsme comme une conséquence de la cure. Il résumait les réponses en écrivant que le psychanalysé apparaît « arrogant, fermé, adonné à l'introspection⁸⁶ ». L'enquête de Dominique Frischer, auprès d'une soixantaine d'analysés parisiens, conclut dans le même sens. Ainsi Jean-Pierre, « déjà égoïste dans le passé, reconnaît que l'analyse a développé cette tendance, faisant de lui un parfait égoïste ». Marie-Hélène « exulte d'être devenue individualiste, égoïste, jouisseuse, autoritaire⁸⁷ ». De nos jours, la cure

⁸¹ S. Freud, « Die Endliche und die unendliche Analyse » (1937), *Gesammelte Werke*, XVI, p. 69, 71.

⁸² Giroud, F., *Le nouvel Observateur*, n° 1610, 14-20 septembre 1995.

⁸³ Voir Frischer, D. (1977) *Les analysés parlent*. Paris : Stock, 402 p. — Maschino, M. (1982) *Votre désir m'intéresse. Enquête sur la pratique psychanalytique*. Paris : Hachette, 254 p. — Stern, N. (1999) *La fiction psychanalytique*. Belgique : Mardaga, 201 p.

⁸⁴ Voir V^e partie. Lire par exemple l'ouvrage classique de J.-M. Boisvert et M. Baudry (1979) *S'affirmer et communiquer* (Éditions de L'homme, 1979, 328 p. ; voir aussi Frédéric Fanget, *Affirmez-vous !* Paris, Odile Jacob, 2000, 222 p. ; Osez. *Thérapie de la confiance en soi*, Odile Jacob, 2003, 288 p.

⁸⁵ Plusieurs recherches montrent que le degré d'estime de soi est la variable la plus étroitement corrélée au degré de bien-être subjectif, du moins dans les sociétés « individualistes », telles que les sociétés occidentales. Le succès du livre de Christophe André et François Lelord (*L'Estime de soi*, Odile Jacob, 1999, 290 p.) s'explique certes par ses qualités, mais également par l'importance de cette motivation fondamentale.

⁸⁶ Serge Moscovici, *La Psychanalyse, son image et son public*, Paris, PUF, 2^e éd. 1976, p. 143.

⁸⁷ Dominique Frischer, *Les analysés parlent*, Paris, Stock, 1977, p. 312 et 314.

freudienne — surtout lorsqu'elle est menée par un lacanien — aboutit bien souvent à une véritable exaltation du Moi.

Tout interpréter, tout expliquer

Assez rapidement après être entré dans le système freudien, tout prend sens, tout s'éclaire, tout s'explique : le moindre lapsus, n'importe quel rêve, un rituel compulsif, le délire d'un schizophrène... Fini de dire « je ne sais pas ». Tout se décode avec une merveilleuse facilité.

Vous oubliez votre parapluie chez un ami ? Vous souhaitez revenir chez lui. Votre ami vous dit de ne pas le prendre « au mot » ? Vous « entendez » qu'il refoule son « homo »-sexualité. Il réagit mal à votre interprétation ? « Il se défend », il résiste au « ça » qui parle en lui « à l'insu de son

206

moi ». Il critique Freud ou Lacan ? Il se révolte contre le Père. Vous rêvez de sa mort ? Vous souhaitez sa disparition. Vous avez peur de la mort ? Vous souffrez d'une angoisse de castration. Votre petit garçon a peur des chevaux ? Il redoute d'être castré par son père parce qu'il désire sa mère. Votre analyse vous fait de plus en plus souffrir ? Vous entrez enfin dans les couches profondes de l'Inconscient. Les honoraires de l'analyste vous paraissent excessifs ? Vous faites un « transfert négatif » ou une « régression au stade sadique-anal ». Après cinq ans d'analyse, vous souffrez toujours de « symptômes » pénibles ? Vous n'avez pas encore assez creusé, vous désirez souffrir parce que votre surmoi est encore trop fort. Tous les comportements de vos interlocuteurs sont impitoyablement démasqués. Vous les comprenez comme eux-mêmes ne peuvent se comprendre, à moins qu'ils ne fassent, eux aussi, partie de l'élite freudienne : ceux qui savent et peuvent se le permettre. C'est rassurant. Cela donne du pouvoir et de la « jouissance ».

Karl Popper, un des plus grands noms de l'histoire de l'épistémologie, a bien décrit son émerveillement face à ce décodage universel, avant de comprendre que les vérifications constantes d'une théorie caractérisent les religions et autres systèmes non scientifiques. Se rappelant sa rencontre, dans sa jeunesse, avec le marxisme, la psychanalyse de Freud et celle d'Alfred Adler, il écrit :

« L'étude de l'une ou l'autre de ces trois théories semblait avoir l'effet d'une conversion intellectuelle ou d'une révélation, vous permettant de découvrir une vérité nouvelle, cachée aux yeux de ceux qui n'étaient pas encore initiés. Une fois que vos yeux s'étaient ouverts, vous découvriez des confirmations n'importe où : le monde était plein de vérifications de la théorie. Tout ce qui pouvait arriver la confirmait toujours. Sa vérité était donc manifeste. Ceux qui refusaient la théorie étaient sans aucun doute des gens qui ne voulaient pas voir la vérité évidente ; ils la refusaient à cause de leurs intérêts de classe remis en question ou à cause de leurs refoulements non encore analysés et réclamant, de façon criante, une thérapie⁸⁸. »

207

Un autre grand philosophe et épistémologue du XX^e siècle, Ludwig Wittgenstein, a connu le même éblouissement, suivi de la même désillusion. Après s'être déclaré un « adepte de Freud », il n'a guère ménagé ses critiques à l'égard d'un système qu'il a fini par comparer à une mythologie d'application facile. Le célèbre professeur de Cambridge déplorait :

« Freud a rendu un mauvais service avec ses pseudo-explications fantastiques (précisément parce qu'elles sont ingénieuses). N'importe quel âne a maintenant ces images sous la main pour expliquer, grâce à elles, des phénomènes pathologiques⁸⁹. »

⁸⁸ Popper K., *Conjectures and Refutations*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 3^e éd., 1969, p. 35, trad., *Conjectures et Réfutations. La croissance du savoir scientifique*, Paris, Payot, 1985, p. 61.

⁸⁹ *Culture and Value. (Vermischte Bemerkungen)*. Blackwell: Oxford, 1978, p. 55. Cité par J. Bouveresse (1991) *Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud*. Ed. de l'éclat, p. 13.

Donner un sens à la vie

A défaut d'être libérés de leurs « symptômes », bon nombre d'analysants se réjouissent de faire une expérience « existentielle ». La cure — à laquelle s'ajoute éventuellement la lecture de la littérature freudienne — donne du sens à leur vie.

Cette fonction de la psychanalyse intéresse particulièrement les personnes qui ne souffrent guère d'un trouble mental caractérisé, mais qui vivent une existence qu'elles estiment morne, peu intéressante, insatisfaisante. L'Inconscient freudien étant un « champ » infini, l'analyse donne de quoi s'occuper indéfiniment.

Aux déçus de la religion et du marxisme, la psychanalyse propose une nouvelle forme de salut. Il n'est plus question de Dieu, de péché, de résurrection ou de lendemains qui chantent, mais de « vérité », d'« authenticité », de « renaissance » et d'une « nouvelle identité ». Ces clients s'appliquent toujours à propager la Bonne Nouvelle. Ils font preuve d'un prosélytisme qui dispense les analystes de faire eux-mêmes de la publicité.

Frischer a constaté que la majorité des analysés qui ont plus de cinq ans d'analyse pensent devenir eux-mêmes psychanalystes⁹⁰. Pourquoi pas ? Déjà la première patiente de Freud, Emma Eckstein, est devenue elle-même psychanalyste, sans autre formation que le divan freudien⁹¹.

Devenir à son tour analyste est assurément « le » bénéfice d'une cure, qu'elle ait été entreprise pour tromper l'ennui ou soigner un « mal-être », par snobisme ou pour exercer une profession. Depuis que Lacan a aboli la séparation entre les analyses « didactiques » et « thérapeutiques », beaucoup de patients sont venus grossir la cohorte des analystes lacaniens⁹².

208

Des bénéfices substantiels pour les psychanalystes

On peut gagner beaucoup plus d'argent en étant psychanalyste que professeur de lycée ou assistant social dans un hôpital. Dès lors, depuis les années 1960, beaucoup de diplômés en philosophie, des prêtres revenus à l'état laïque, des artistes sans renom et quantités d'autres ont fait de la psychanalyse leur gagne-pain. Ce métier leur assure à la fois une subsistance confortable et un prestige comparable à celui des ecclésiastiques des siècles passés. Vu les tarifs, le nombre de séances par semaine et la durée des cures, un petit nombre de clients suffit. L'analyste qui adopte la technique lacanienne des séances courtes peut rapidement devenir riche.

Arrêtons-nous plus longuement au fait que la psychanalyse est une activité facile, ce que, faute de l'avoir pratiquée, peu de gens comprennent. Pourtant Freud lui-même l'a dit et répété :

« La technique de la psychanalyse est beaucoup plus facile à appliquer qu'on ne l'imagine lors de sa description⁹³. » La règle de l'attention flottante, qui commande la manière dont le psychanalyste écoute, « permet d'économiser un effort d'attention qu'on ne saurait maintenir chaque jour pendant des

⁹⁰ *Les analysés parlent*, *op. cit.*, cité dans N. Stern (1999), *op. cit.*, p. 161.

⁹¹ Jeffrey Masson, *Le réel escamoté*, trad., Paris, Aubier, 1984, p. 17.

⁹² Signalons, à ceux qui ne connaissent pas l'histoire de la psychanalyse en France, qu'en 1963 l'*International Psychoanalytical Association* (I.P.A.) n'a plus reconnu à Lacan le droit de mener des didactiques, notamment à cause de sa pratique des séances raccourcies (par exemple 5 minutes au lieu de 50). En réaction, Lacan a fondé sa propre école en 1964 et a octroyé généreusement le titre de psychanalyste à ceux qui souhaitaient l'obtenir. Comme le note Marc Reisinger, dans *Lacan l'insondable* (Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1991, p. 185), l'hypertrophie du groupe lacanien constitue « une forme de revanche originale contre les adversaires de Lacan affiliés à l'I.P.A. ». Ces derniers sont désormais noyés sous le nombre. Les lacaniens font la loi, du moins en France.

⁹³ « Die Freudsche Psychoanalytische Methode » (1904), *Gesammelte Werke*, Fischer, V, p. 7.

heures⁹⁴ ». « Chacun possède en son propre inconscient un instrument avec lequel il peut interpréter les expressions de l'inconscient chez les autres⁹⁵ ». « Le travail analytique un art de l'interprétation, dont le maniement concluant demande certes du doigté et de la pratique, mais qui n'est pas difficile à apprendre⁹⁶ ».

209

De son côté, Lacan déclarait :

« Qu'est-ce que la clinique psychanalytique ? Ce n'est pas compliqué. Elle a une base — C'est ce qu'on dit dans une psychanalyse. En principe, on se propose de dire n'importe quoi, mais pas de n'importe où — de ce que j'appellerai pour ce soir le *dire-vent* analytique... On peut aussi se vanter, se vanter de la liberté d'association, ainsi nommée... Évidemment, je ne suis pas chaud-chaud pour dire que quand on fait de la psychanalyse, on sait où on va. La psychanalyse, comme toutes les autres activités humaines, participe incontestablement de l'abus. On fait comme si on savait quelque chose⁹⁷. »

Dans une cure, l'analyste freudien adopte essentiellement trois types d'activités : (a) écouter en état d'attention flottante, c'est-à-dire sans faire d'effort d'attention, (b) émettre régulièrement des « mhms », pour assurer le client qu'il est écouté et qu'il a intérêt à continuer à associer « librement »... sur des thèmes freudiens, (c) donner de temps en temps des interprétations, tantôt compréhensibles, tantôt énigmatiques.

Le décodage psychanalytique est très simple : pour une large part, il consiste en découpages de mots — appelés « signifiants » — et en repérages d'analogies ou de significations symboliques⁹⁸. C'est à la portée de toute personne qui a terminé le lycée et qui a lu quelques livres de psychanalyse. Lorsque le client pose des questions embarrassantes, il suffit de les lui retourner : « Pourquoi posez-vous cette question ? », « Qu'est-ce que cela interpelle ? », etc. Ses critiques et ses oppositions sont interprétées comme des « résistances », des « dénégations » ou des manifestations d'un « transfert hostile ». Elles ne remettent jamais l'analyste en question.

Dès que la psychanalyse a eu du succès, de nombreuses personnes l'ont pratiquée sans avoir fait des études de psychologie ou de psychiatrie. En 1925, Freud a réagi à la prolifération d'analystes non contrôlés par lui en instituant, comme condition de reconnaissance par son association, l'obligation d'une « analyse personnelle » (*Selbstanalyse*) sous sa direction ou celle d'un disciple resté fidèle. Cette règle a fourni aux analystes, en commençant par Freud lui-même, le plus beau bénéfice que puisse apporter la psychanalyse : être didacticien.

210

Un job en or : didacticien

Freud ne s'est jamais fait psychanalyser. Il aurait pu demander ce service à un de ses collègues. À ma connaissance, il ne l'a jamais envisagé. En fait, l'utilité d'une didactique pour exercer la psychanalyse n'est pas du tout évidente. Cette idée a été énoncée pour la première fois seulement en 1912, par Jung, suite à ses observations de réactions névrotiques de... Freud⁹⁹ !

⁹⁴ « Ratsschläge für den Arzt bei der psychanalytischen Behandlung » (1912), *Gesammelte Werke*, Fischer, VIII, p. 377.

⁹⁵ « Die Disposition zur Zwangneurose » (1913), *Gesammelte Werke*, Fischer, VIII, p. 445.

⁹⁶ *Selbstdarstellung* (1925), *Gesammelte Werke*, Fischer, XIV, p. 66.

⁹⁷ J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ? Bulletin périodique du champ freudien*, 1977, 9, p. 7.

⁹⁸ Ce point sera détaillé *infra*, dans le chapitre « La psychologie de la profondeur ».

⁹⁹ Voir Paul Roazen, *La saga freudienne*. Trad., Paris, PUF, 1986, p. 207.

Freud a repris le concept avec enthousiasme¹⁰⁰. Quelques années plus tard, les didactiques seront sa principale occupation¹⁰¹.

On peut trouver des arguments pour faire ou exiger une analyse didactique. Selon le père de la psychanalyse, les principaux objectifs sont, d'une part, permettre à l'élève de se convaincre de l'existence de l'Inconscient et apprendre la technique et, d'autre part, permettre à l'analyste enseignant de juger de la compétence de l'élève¹⁰².

Un autre argument est avancé par Hanns Sachs, fidèle disciple de Freud, un des premiers à consacrer quasi tout son temps à mener des didactiques :

« Les religions ont toujours exigé une période d'essai, de noviciat, de ceux de leurs adeptes qui désiraient vouer leur vie entière au service du supraterrrestre et du surnaturel, de ceux qui, en d'autres termes, devaient devenir prêtres ou moines... Il en est de même pour l'analyse qui a besoin d'un équivalent à ce noviciat dans l'Église¹⁰³. »

Au-delà de ces motifs théoriques, force est de reconnaître que les didactiques, pour ceux qui les dirigent, sont les traitements souvent les plus rentables et toujours les plus confortables : les élèves-analystes n'ont en principe pas de gros problèmes, ils arrivent toujours à l'heure, ils paient rubis sur l'ongle, ils n'osent pas interrompre la cure ni même critiquer le comportement du didacticien, ils deviennent généralement des disciples zélés et fournissent de nouveaux clients.

211

Les premières didactiques réalisées par Freud, celle de Ferenczi par exemple, ne duraient que quelques heures. À partir des années 1920, elles sont devenues de plus en plus longues : douze ans pour Dorothy Burlingham (dont le fils aîné, analysé par Anna Freud, s'empoisonnera couché dans le lit de celle-ci) ; seize ans pour Ruth Mack-Brunswick (qui mourra prématurément de polytoxicomanie¹⁰⁴).

Dès qu'un analyste est autorisé par son association à faire des didactiques, il en fait généralement sa principale activité professionnelle — sans négliger, s'ils se présentent, les journalistes, les hommes politiques influents, les acteurs de cinéma et autres célébrités. On comprend que les psychanalystes crient haut et fort que la principale condition de reconnaissance du titre de psychanalyste par leurs associations est l'analyse didactique et nullement un diplôme universitaire comme la psychiatrie ou la psychologie¹⁰⁵. Professeur de philo à la recherche de succès, assistant social cherchant promotion, avocat, tous sont les bienvenus chez des didacticiens qui, après quelques centaines d'heures de divan, leur conféreront le titre tant envié d'analyste. Quelques années plus tard, les nouveaux promus pourront à leur tour devenir

¹⁰⁰ Freud affirme la nécessité de la didactique pour la première fois en 1912 et reconnaît que l'idée est venue de « l'École de Zürich » (*Gesammelte Werke*, Fischer, VIII, p. 382).

¹⁰¹ Dans « Die endliche und die unendliche Analyse » (1937), il écrit qu'il a traité des patients « dans les premiers temps » et qu'ensuite les didactiques sont devenues sa principale occupation (*Gesammelte Werke*, Fischer, vol. XVI, p. 68).

¹⁰² *Ibid.*, XVI p. 94s.

¹⁰³ P. Roazen, *op. cit.*, p. 257.

¹⁰⁴ P. Roazen, *Freud and his followers*, New York, Da Capo Press, 2^e éd., 1990, p. 420, 435.

¹⁰⁵ É. Roudinesco écrit que « tous les psychanalystes ont poursuivi les mêmes études de psychologie », dans *Pourquoi la psychanalyse ?*, Paris, Fayard, 1999, p. 193. C'est faux. Même les psychanalystes reconnus comme membres effectifs par leur association — pour ne pas parler de ceux qui exercent la psychanalyse de manière « sauvage », c'est-à-dire sans aucune formation — n'ont pas nécessairement un diplôme de psychologue ou de psychiatre. Les principaux leaders d'opinion en matière de psychanalyse dans les médias français sont une historienne, É. Roudinesco précisément, et des philosophes, comme les frères Miller, Catherine Clément, Bernard-Henry Lévy et Philippe Sollers.

« formateurs ». Comme le dit Lacan, « La psychanalyse présentement n'a rien de plus sûr à faire valoir à son actif que la production de psychanalystes ¹⁰⁶ ».

On peut certes reconnaître l'importance, pour un psychothérapeute, d'apprendre à modifier ses propres comportements, surtout ceux qui peuvent interférer avec sa pratique¹⁰⁷. Toutefois, les didactiques freudiennes sont devenues, pour ceux qui détiennent le pouvoir dans les associations,

212

le meilleur des bénéfiques de la psychanalyse. Les pratiques actuelles participent incontestablement de l'abus. La façon, dont Lacan menait ses didactiques, montre jusqu'où peut aller le pouvoir de ceux qui délivrent le titre de psychanalyste de leur association. Tout au long des séances, le président de l'École freudienne de Paris se permettait de sommeiller ou de lire des journaux sans dire un mot. Voici le témoignage de Jean-Guy Godin, « autorisé » psychanalyste grâce à son passage sur le divan de Lacan (la quatrième de couverture du livre, où il raconte sa didactique, mentionne nul autre titre que celui de psychanalyste) :

« Lacan était à son bureau, écrivait ou lisait, tournait les pages du *Figaro*, son journal, dans un grand bruissement de ses feuilles. Sorte d'allégorie de l'écoute flottante, d'un mode d'absence sur fond de présence bruisante, il tirait des petits bruits de son cigare tordu. Cette lecture rassurait, comme la trace d'un attachement à une vieille habitude qu'en dépit du contenu du journal — j'aimais à le croire — il n'avait pu abandonner. Parfois sa lecture plutôt rapide, à en juger par les froissements rapprochés des pages tournées, lui amenait des grognements peut-être critiques, répétés, “c'est insensé!... c'est insensé!”, dont je ne pouvais décider s'ils ne s'adressaient pas aussi à ce que je disais. Mais, au contraire de *L'Écho des savanes* qui l'aspirait davantage, cette lecture flottante ne me semblait pas une concurrence sérieuse¹⁰⁸. »

On sait que Lacan, à mesure que sa réputation grandissait, a fait des séances de plus en plus courtes. Dans les dernières années de sa vie, les séances avaient l'apparence d'un simple compostage. François Perrier, qui fit sa didactique chez lui et devint un de ses disciples les plus célèbres, écrira, après sa mort :

« Au moment de terminer une séance d'analyse, Lacan transmettait ce qu'il n'avait ni écouté ni entendu, par un jeu de mots ou une poignée de main. Il s'en tirait comme ça. Parfois, il se contentait de dire au revoir. Ah ! il savait manier son monde. Chacun était tellement fasciné par son personnage qu'à la limite on venait se faire oblitérer comme un timbre¹⁰⁹. »

Godin rapporte que :

« Les jours où il était encore plus pressé que d'habitude, Lacan restait parfois dans l'encadrement de sa porte, écoutait d'une oreille le murmure du divan, tandis que de l'œil il observait la porte d'entrée s'ouvrir et se fermer à chaque nouvel arrivant. Cette posture le montrait à la recherche d'une utilisation optimale du temps mais aussi de l'espace. Dès l'entrée, son regard disait qu'il était là... écoutant. Pas tout dans ce regard, pas tout dans cette écoute¹¹⁰. »

213

Freud était moins cynique que Lacan, mais lui aussi, déjà, ne reconnaissait comme psychanalyste que celui qui se conformait strictement à son système. À titre d'illustration, voici le témoignage d'Abraham Kardiner, un psychiatre américain qui a publié le journal de son analyste didactique :

¹⁰⁶ Préambule à la fondation de l'École freudienne (1964). Cité par F. Roustang, *Lacan : de l'équivoque à l'impasse*, Paris, Minuit, 1986, p. 20.

¹⁰⁷ Cf. J. Van Rillaer, « Pour des analyses personnelles chez les comportementalistes », *Journal de Thérapie comportementale et cognitive*, Paris, Masson, 2000, 10 (1), p. 1-3.

¹⁰⁸ J.-G. Godin, *Jacques Lacan, 5 rue de Lille*. Paris, Seuil, 1990, p. 82.

¹⁰⁹ F. Perrier, *Voyages extraordinaires en Translacanie*. Paris, Lieu Commun, 1985, p. 97.

¹¹⁰ J.-G. Godin, *op. cit.*, p. 113

« J'avais peur de Freud : je craignais qu'il découvre mon agressivité cachée. Je passai donc une alliance muette avec Freud : "Je continuerai d'être docile pourvu que vous m'accordiez votre protection". S'il me repoussait, je perdais à jamais toute chance d'entrer dans le cercle magique de la profession¹¹¹. »

Un merveilleux filon pour des enseignants

La psychanalyse a l'énorme avantage d'apparaître à la fois comme une science empirique — qui serait « vérifiée » par des faits —, une anthropologie — dont les concepts ont la même « profondeur » que les notions fondamentales de la philosophie — et une technique qui libère des souffrances de la condition humaine, quand elle ne donne pas naissance à un homme nouveau, durablement heureux. Elle offre à ceux qui enseignent la psychologie ou la philosophie un moyen efficace de capter l'attention des élèves¹¹². Il est bien plus stimulant de parler de Freud, Dolto et Marie Cardinal¹¹³ que de Platon, Descartes ou Kant.

Dans le monde des enseignants, les plus grands bénéficiaires de la vogue du freudisme sont les enseignants universitaires de psychiatrie et de psychologie. Faire de la recherche empirique de qualité dans le domaine des sciences humaines est une entreprise complexe et exigeante. Il est beaucoup plus facile d'accéder au titre de docteur ou d'agrégé de l'enseignement supérieur en écrivant un texte à partir de textes psychanalytiques. La lecture de Freud, Mélanie Klein ou Lacan remplace la patiente récolte de faits d'observation. La citation de ces auteurs remplace les

214

recherches méthodiques et l'argumentation rationnelle. Si le thésard prévoit un jury composé de lacaniens, il peut jargonner sans se préoccuper du sens des mots¹¹⁴. Une fois nommé, l'enseignant peut continuer à discourir et à publier sans le moins du monde se soucier du lien avec la réalité empirique et l'efficacité pratique — cette dernière préoccupation étant qualifiée de « technocratique », « néo-libérale » ou « néo-hygiéniste ».

Ce laxisme dans l'octroi des titres requis pour le professorat universitaire a fait son temps dans les universités anglo-saxonnes et du Nord de l'Europe (Belgique flamande comprise), du moins dans les départements de psychologie et de psychiatrie. (Dans certains départements de philosophie et de lettres, la spéculation psychanalytique est encore admise pour la confection d'une thèse). Dans les pays latins (Belgique francophone comprise), la psychanalyse continue à faire recette, dans tous les sens de l'expression : moins pour le bonheur des patients que pour celui des analystes, d'enseignants, d'éditeurs et de journalistes. Il y faudra encore beaucoup de temps avant que les différents bénéficiaires du freudisme acceptent d'autres moyens de gagner de l'argent et d'obtenir du pouvoir.

¹¹¹ A. Kardiner, *op. cit.*, p. 90.

¹¹² En Belgique, il n'y a pas de cours de philosophie dans l'enseignement secondaire. Ce sont les enseignants de français, de morale et de religion catholique qui diffusent la doctrine freudienne, parfois avec un zèle considérable.

¹¹³ Rappelons que le livre célèbre de Marie Cardinal *Les mots pour le dire* n'est pas le récit de sa cure, mais un roman qui s'en inspire. Le mot « roman » apparaissait sur la couverture de la première édition (Grasset, 1975), mais a disparu lors des rééditions en poche. Au cours d'un débat télévisé, Marie Cardinal m'a répondu à une question impertinente sur la cure présentée dans son livre qu'elle avait écrit un roman et ne souhaitait pas parler de sa véritable psychanalyse.

¹¹⁴ Pour une démonstration des possibilités de faire passer des jongleries verbales pour de la théorie psychanalytique sophistiquée, voir Alan Sokal & Jean Bricmont (1997) *Les impostures intellectuelles*, Paris, Odile Jacob. Nouvelle édition, revue et corrigée, Le Livre de Poche, n° 4276, 1999, 414 p.